

## Juan Esteves

Juan Esteves a commencé à travailler comme photojournaliste en 1985 à Folha de S.Paulo, le plus grand journal brésilien et d'autres publications importantes telles que Marie Claire Magazine, Elle Magazine... et collaboré avec des maisons d'édition internationales comme Penguin Books (Angleterre), Rizzoli (Italie), Édition Autrement (France), Editorial Crítica (Espagne), Rive Gauche (Chine), The University Press (États-Unis), entre autres.

Depuis 1980, il a publié dans différents pays, plus de 200 livres, la plupart présentant ses portraits.

Depuis 2000, Esteves a publié ses propres livres comme 55 Portraits (Ed. Lippi, 2000), Presença / Presence (Ed. Terceiro Nome, 2006) sur de grands noms de la culture brésilienne et internationale tels que des artistes plasticiens, sculpteurs, graveurs, réalisateurs, photographes, écrivains, poètes, musiciens et chorégraphes. Ensuite, se consacrant à l'architecture historique de la ville de São Paulo, la plus grande ville brésilienne, il a publié Capital São Paulo et son patrimoine architectural (Ed. Atitude Brasil, 2010) et Campos Elíseos, History and Images (Ed. Cult Art, 2018) entre autres.

Juan Esteves possède des photographies dans les principales collections brésiliennes telles que le Musée d'Art de São Paulo (MASP), le Musée d'Art Moderne de Rio de Janeiro (MAM-RJ), le Musée d'Art Moderne de São Paulo (MAM-SP), le Musée d'Art Contemporain de l'Université de São Paulo (MAC-USP), la Pinacothèque de São Paulo (Pina\_), le Musée Afro Brasil, l'Instituto Itaú Cultural, l'Instituto Moreira Salles (IMS), Chapel Art Collection, la Fondation Iberê Camargo, le Musée Oscar Niemeyer (MON), le Musée l'Elysée à Lausanne et la Bibliothèque nationale de France (BnF) à Paris. Ainsi que dans les collections privées telles que Rubens Fernandes Junior, la collection Werner Herzog et la collection Joaquim Paiva.

Esteves a présenté son travail au Musée Oscar Niemeyer (MON), au Musée d'Art de São Paulo (MASP), au Musée d'Art Moderne de Rio de Janeiro (MAM-RJ), au Musée d'Art Contemporain de l'Université de São Paulo (MAC-USP), Pinacothèque de São Paulo (Pina\_) Instituto Moreira Salles (IMS), Rio de Janeiro, Itaú Cultural, Stedelijk Museum Het Domein, Sittard au Pays-Bas ; Städtisches Museum in der alten Post, Mülheim an der Ruhr en Allemagne. PS1 (MoMA) New York, États-Unis ; Galerie Aschenbach, Amsterdam ; Point Ephémère, Paris, France, Montreux Art Gallery, Suisse ; Time and Style

Gallery, Tokio, Japon; Fundación Juan March, Madrid, Espagne, dans plus de 200 expositions internationales, entre collectives et individuelles.



**Il y a sur le visage une espèce d'éloquence silencieuse qui, sans agir, agit cependant. \***

Qui parle ? C'est la question qui se pose immédiatement lorsque l'on regarde l'un des portraits qui composent cette collection.

Le discours, prononcé ou écrit, envahit le visage du penseur et se superpose sur lui. Des couleurs, des taches de peinture et une espèce de détérioration digitalement simulées viennent se joindre aux altérations auxquelles le visage s'expose, rendant parfois le sujet inidentifiable. Le supposé sujet du discours est privé de son visage par sa propre énonciation.

D'une part, nous expérimentons le ludique. Tout d'abord dans la tentative de nommer la portion du visage que l'on entrevoit. Ensuite, par un jeu d'érudition, en cherchant à récupérer chacune des citations essentielles de la connaissance thésaurisée, soit grâce à la remémoration de la source, soit

grâce à la corrélation de l'assertion lue sur un thème ou avec un style présumé caractéristique d'une certaine personnalité.

D'autre part, c'est l'aspect tragique qui se dévoile dans la séquence d'effigies sans visage, de « visages textes ». Au départ, il s'agit d'un éventuel malaise motivé par l'impossibilité de reconstitution du visage désapproprié de lui-même par le discours proféré. Puis, l'absurdité occasionnelle entre l'énoncée et l'hypothétique cohérence représentée par le semblable alors reconstitué produit en nous un étonnement, qui laisse place à la perplexité lorsqu'on se trouve face à l'identité évanescence, lorsque se dissipe le lien entre sujet, discours et visage.

Lorsque la physionomie du sujet se laisse dérober par le discours, le privilège de l'énoncé nous permet de réaliser le parcours inverse et moins évident de l'énoncé vers le sujet, de manière à s'enquérir des attributs manifestés par un individu réel donné, qui lui permettraient d'occuper la position de sujet énoncé, « lieu déterminé et vide ». On s'aperçoit ainsi qu'une multiplicité d'individus peut assumer le poste de sujet d'un seul énoncé. L'identité se transmute en obstacle, en "fable philosophique".

Il est vrai que nous reconnaissons les corrélations entre cette série d'images et les œuvres de Roy Lichtenstein, de Sigmar Polke e de Barbara Kruger : le traitement du portrait original, une certaine décoloration, l'insertion du mot en tant que composant de la figure et non en tant qu'accessoire.

Toutefois, ne nous aventurons pas à les nommer influences, ce qui finirait par décaractériser la particularité de cette collection de portraits en sa propre époque. Il vaut mieux affirmer que la corrélation mentionnée est de l'ordre de l'inspiration.

Une autre caractéristique de ce livre est l'absence de nom de l'auteur sur la couverture, ceci est la ratification des observations que nous avons réalisées préalablement. On ne lit aucun nom à côté du titre « Essential Quotes to Live » (Citations essentielles pour vivre).

Or, s'il n'est pas le sujet du discours qu'il a lui-même prononcé, qu'est l'individu réel ? Nous avons déjà la réponse à cette question : c'est "l'épisode d'une réflexion", un simple évènement au sein du vaste horizon de l'histoire de notre pensée, au cours du déroulement temporel de la culture dite occidentale, dont les valeurs exprimées graduellement dans le dédoublement de notre rationalité, montrent l'urgence de « l'expatriation de l'Europe », son berceau privé.

\* Père de Cressolles, *Vacationes autumnales sive de perfecta oratoris actione et pronuntiatione*.

Paris, 1620.

Alessandro Francisco

Docteur en philosophie, doublement agrégé par l'Université Paris 8 et par la PUC-SP (Pontificia Universidade Católica de São Paulo), il a poursuivi ses recherches post-doctorat à l'École Normale Supérieure de Paris, il est chercheur associé au centre d'Études Jean-Jacques Rousseau au Brésil et au Laboratoire d'Études et de recherches sur les logiques contemporaines de la philosophie (Université Paris 8), membre de l'International Society for Eighteenth-Century Studies.

Professeur des cours de post-doctorat Lato sensu de l'UNIFAI et du COGEAE.

**Feeling without image is blind, and image without feeling is void.**

**(Le sentiment sans image est aveugle et l'image sans sentiment est vide)**

**Benedetto Croce**

Dans son livre *Panegyrique*, publié en 1967, le philosophe et cinéaste français Guy Debord a écrit : “les citations sont utiles aux époques où prévalent l’ignorance et l’obscurantisme.”

Plus de 50 ans ont passé et, sans trop de rigueur, cette “société du spectacle” continue à perpétrer une production délibérément anti culturelle à grande échelle qui, d’une certaine manière, valide la permanence de cette phrase en particulier, m’entraînant à en collectionner d’autres, accompagnées de leurs penseurs. Or, en époque de crise, rares sont ceux qui ne formulent pas une citation, de temps à autre, avec ou sans humour.

Cette intermédiation n’est pas exactement un pouvoir exercé sur notre société, bien qu’il soit impossible de ne pas la percevoir. Cependant, ce qui nous intéresse ici c’est l’idée qu’en tant que marxiste Debord pensait que l’attitude capitaliste poussait à la consommation et cette dernière à l’accumulation d’images, un processus qui passe par nos relations politiques et religieuses. Une idée qui s’est renforcée après les luttes sociales de 1968 et a déterminé le développement de la société actuelle.

Au cours des dernières décennies, nos actions ont ratifié la société de consommation alors que les moyens de communication devenaient digitaux nous léguant une profusion d’images sans parallèles. Dans la mesure où la diffusion des célébrités, mais aussi des tragédies ont gagné des proportions démesurées grâce à leur utilisation en tant que spectacle, ne nous étonnons pas si, bien que nous vivions dans un état chaotique et turbulent, les plaisanteries surgissent systématiquement à propos de sujets sérieux. Peut-être ces dernières deviendront-elles nos “citations” lorsque le monde se calmera.

Il est intéressant de constater que la pensée plus intellectuelle qui a traversé une partie du XIXe siècle et le XXe tout entier, est encore si actuelle et si provocante qu’elle nous oblige à être plus attentifs, non seulement aux images, mais aussi aux textes. L’expression populaire « Une image vaut mille mots » n’est déjà plus si nécessaire.

Et c'est dans ce sens que je m'approprie les fragments de pensées, en grande partie, déjà consacrées. Paraphrasant Didi-Huberman, ces "lambeaux" de vieilles photographies et d'idées me suggèrent quelque chose qui n'a jamais été écrit et me font voir les citations comme des propositions dialogiques entre images, métadonnées et textes. Que peuvent-elles signifier et comment en modifier la signification pour leur donner une nouvelle dimension, entre mon opinion et celle du lecteur, à l'aide de mes découpes arbitraires, qui parfois adultèrent leur syntaxe à la lumière du traumatisme contemporain que nous traversons ensemble par des simulacres visuels et par la dégradation de la crédibilité de l'ordre établi.

Une idée un peu pessimiste... Cependant, y compris lato sensu, ces messages pourraient-ils être utiles ? C'est une question à laquelle il faudrait répondre. Tout du moins cela nous mène à une discussion sur certains concepts et nous donne envie de les comprendre et de les surmonter grâce à une proposition ludique. Notre quotidien y est inséré, sans angoisse, sans peur, et sans provocations.

Les citations que nous trouvons sur les réseaux sociaux, sur les sites internet, nous vendent l'idée, mais ne s'éclaircissent pas sur leurs contenus, elles sont en grande partie apocryphes et les sources sont rarement citées. Ces phrases sont projetées et répétées sans que l'on sache dans quel contexte elles se trouvent et si elles se situent au même niveau que les images qui transitent à profusion sur les mêmes voies de communication.

Paradoxalement, profitant d'une promotion culturelle qui n'est pas virtuelle et dont les recherches sont complexes, j'utilise un applicatif qui fournit les données automatiquement et qui n'a rien de complexe. C'est aussi un simulacre d'art. Un de plus parmi ceux qui nous sont journallement présentés, parmi ces dispositifs créateurs d'images - qui autrefois étaient un privilège de l'élite et sont maintenant accessibles à tous, à la fameuse société de masse et à ses intégrants - et qui ont déjà été étudiés par des penseurs comme l'espagnol Ortega y Gasset ou le français Michel Foucault.

« Essential Quotes to live (Citations essentielles pour vivre) est un titre inspiré par cette phrase de Debord. C'est notre dernier recours, comme le mentionne le Cambridge Dictionary "if all others methods fail." (si toutes les autres méthodes échouent). Sans approuver le colonialisme, cette option pour cette langue fait partie du voyage global qu'effectuent les pensées, par l'intermédiaire des réseaux sociaux - principalement les visuels - et de la multitude de recherches et de prospections qu'ils

nous proposent. Je ne suis ni un penseur, ni un écrivain, ni un philosophe. Je suis un artiste visuel bien que je ne conçoive pas l'un sans l'autre. Je souffre peut-être - comme l'a dit, lors d'une interview, l'écrivain et philosophe Benito Nunes, natif de l'État du Pará - du mal du Relativisme. C'est avec ce type d'humour qu'est né ce livre, en cherchant à amplifier ma plage de compréhension et de discussion, en résistant au chaos général au sein duquel nous vivons actuellement.

Mots et images sont des signes, séparés ou unis, ils ont leur part dans l'imagétique construite ici, à partir de penseurs du XIXe et du XXe siècle, grâce à un découpage spécifique de leurs élaborations métaphysiques qui sont confrontées avec notre temps. Avec le maintenant, tout de suite, cet absurde embrouillamini que nous subissons depuis la courte période qui a précédé l'actuelle administration du pays et la pandémie incontrôlée qui s'est installée au sein de la rhétorique autoritaire du négationnisme, dans laquelle la culture, l'art et principalement le citoyen deviennent abjectes. Dans laquelle le racisme, l'homophobie, la xénophobie et la misogynie augmentent jour après jour, sans aucune pudeur.

Alors lorsque parmi tant d'autres citations de ce livre, nous lisons cette phrase de Sigmund Freud "What does a woman want ?" (Que veut une femme ?), cela nous rappelle la lutte que nous devons mener pour moins de misogynie, au sein de cette société absurde à laquelle nous sommes confrontés et dans laquelle les féminicides sont monnaie courante. Or cette citation, extraite du livre « Sigmund Freud : Life and Work », « Sigmund Freud : Vie et travail », du psychanalyste gallois Ernest Jones, est la grande question à laquelle il n'avait pas réussi à répondre, malgré ses 30 ans de recherches « sur l'âme féminine ».

Why don't you write? Write! Write is for you! (Pourquoi n'écrivez-vous pas ? Ecrivez ! Vous êtes faites pour écrire ! A écrit l'auteur d'essais Hélène Cixous dans son livre de 1975, « Le Rire de la Méduse », un ultimatum, une exhortation, intimant les femmes à utiliser l'écriture avec autorité. Une chose qu'elle appelait "encre blanche" et "écriture féminine". Citation à laquelle on pourrait rajouter, "Freedom is always and exclusively freedom", "La liberté est toujours et exclusivement la liberté », une phrase de 1918, de la philosophe et révolutionnaire Rosa de Luxembourg, extraite de son livre « The Russian Revolution ». (La Révolution Russe). La déclaration se complète avec " pour ceux qui pensent différemment, comme le lecteur à déjà dû le noter, ma génération a été forgée au sein d'une pensée, blanche et masculine".

L'introduction du livre d'Hélène Cixous, est de Jacques Derrida, lui aussi français, qui dans les années 60 a introduit l'idée de déconstruction par la philosophie, une critique de la complexité de présupposés philosophes antérieurs. D'elle j'ai extrait une provocation : "We have no language, no sintaxe and no lexicon" (Nous n'avons ni langage, ni syntaxe, ni lexique) qui se trouve dans l'un des paragraphes d'une conférence qu'il a donnée à la Johns Hopkins University, de Baltimore, aux Etats Unis, en octobre 1966, publiée postérieurement dans un livre. Dans cette conférence, il affirme que se passer des concepts de la métaphysique pour attaquer la métaphysique n'a aucun sens, parce qu'il n'y a pas de langage, pas syntaxe ni de lexique qui soit étranger à l'histoire. En résumé, nous pourrions conjecturer que la pensée ontologique pénètre toutes les digressions en un flux continu, ce qui nous permet ici de subvertir l'ordre.

Ce qui a servi à l'écrivain italien Antonio Gramsci, au XIXe siècle est-il encore valide ? Sa phrase me paraît actuelle : "The old is dying and the new cannot be born." (Le vieux est en train de mourir et le nouveau tarde à apparaître) (originale). Il se référait à l'interrègne entre la mort d'un souverain et l'intronisation du suivant, qui fournissait une grande variété de symptômes morbides. Selon lui, un laps de temps, durant lequel les générations antérieures espéraient des changements dans la monotonie du gouvernement. Rien de plus semblable aux dernières années de notre politique nationale. Un gouvernement tampon aux caractéristiques nocives qui a précédé l'un des plus grands désastres de notre histoire politique. Le nouveau tarde à apparaître et le vieux meure éternellement, conservant son prosélytisme.

La "monotonie" dans la manutention de certaines circonstances, qui semblent inhiber l'imagination et la pensée doit être combattue. Cependant il est nécessaire d'avoir du courage et de ne jamais perdre son humour. Ce qu'il est difficile de demander à un écrivain comme Gramsci qui a écrit son texte sur la prison de Turi, dans la région d'Apúlia, où il a été prisonnier de 1926 à 1937. Mais la compréhension de cette personnalité est relative lorsque nous pensons à cet aphorisme d'Arthur Schopenhauer "Boredom is just the reverse side of fascination" (l'Ennui est juste l'inverse de la fascination) à quoi il ajoutait : « Tous deux sont dues au fait de se trouver en dehors d'une situation, plutôt que de la vivre pleinement et l'un mène à l'autre). Curieusement, il a été traité de pessimiste parce qu'il voyait le monde comme « le produit d'une aveugle, insatiable et maline volonté métaphysique", cependant il y a des gens qui pensent encore ainsi de nos jours.



Sur les réseaux sociaux, peu de femmes intellectuelles sont mises en valeur et pour en trouver il faut avoir recours aux sites académiques. Sans aucun doute la plus fameuse d'entre elles est Simone de Beauvoir, qui a fait une critique extrêmement pointue de la société et de l'ordre établi de son époque. "This world has always belonged to the men" (Ce monde a toujours appartenu aux hommes) cette phrase se trouve dans un paragraphe de l'introduction de son livre *Le Deuxième Sexe*, de 1949. Pour elle, ce monde a toujours été le monde des hommes et aucune des raisons proposées pour justifier ce fait ne lui paraissait adéquate. Ce livre provoqua un virage fondamental dans la société. L'idée que "La femme est l'autre", titre de son introduction, qui affirme que la femme "est tout ce que l'homme n'est pas", nous apporte une théorie sur la féminité. Cependant, le plus important est qu'elle provoqua une discussion sur le genre, chose encore plus contemporaine, en écrivant que cela n'était pas une caractéristique essentielle des individus, mais une chose qui surgit à travers la socialisation.

Simone de Beauvoir a été la compagne de l'existentialiste français Jean-Paul Sartre, pour qui "all philosophy is practical". (toute philosophie est praticable) (originale). Elle aurait sans doute critiqué les propos de son doyen Karl Marx en lisant cet extrait : "Social progress can be measured exactly by the social position of the female sex" ( le progrès social peut-être mesuré avec exactitude grâce à la position du sexe féminin) retrouvé dans différentes versions, dans lesquelles « sexe féminin » était remplacé par « beau sexe », et qui se terminaient par « les laides comprises », une chose qui est impensable d'entendre de nos jours, mais qui, malheureusement, est encore prononcée par des chefs d'Etats et des ministres.

Bien que Marx ait anticipé la discussion par : "Toute personne connaissant un peu d'histoire sait que les grands changements sociaux sont impossibles sans le ferment féminin" phrase extraite de sa correspondance avec Friedrich Engels le 12 décembre 1868, il est connu que les théories féministes s'opposent parfois à la vision marxiste du féminisme.

Il est intéressant de noter la posture de la féministe et activiste canadienne Shulamith Firestone (1945–2012) dans son livre *The Dialect of Sex– The case for Feminist Revolution* (La dialectique du sexe – Le dossier de la révolution féministe (William Morow & Co, 1970) dans lequel elle argumente que « la dichotomie sexuelle biologique, en particulier la division biologique du travail de reproduction, sont à la racine de la domination masculine, de l'exploitation des classes économiques, du racisme, de

l'impérialisme et de l'irresponsabilité écologique. » L'auteur a été une pionnière du mouvement radical féministe.

Karl Popper, penseur viennois avait déjà écrit "Our ignorance must necessarily be infinite »", (Notre ignorance est inévitablement infinie) cependant « notre connaissance peut être seulement finie ». Ce qui nous ramène à notre période de pandémie. Dans un article pour le magazine Revista da Sociedade de Medicina Tropical, le médecin spécialiste de maladies infectieuses Carlos Magno Fortaleza, professeur à l'UNESP, se demande dans quelle mesure les disputes épistémologiques sont liées aux réponses scientifiques apportées à la pandémie ? Il récupère le fameux concept d'agnotologie de Robert Proctor, auteur de livres sur l'histoire de la science et professeur à la Stanford University, qui a mené des recherches scientifiques sur l'ignorance. Comment ne pas associer une telle idée à notre actuelle conjoncture et au négationnisme de certains gouvernants, certains médecins et d'une partie de la population ?

"All societies make their own imaginaries (institutions, laws, traditions, beliefs and behaviors)" (Toutes les sociétés fabriquent leur propre imaginaire (institutions, lois, croyances et comportements)" a écrit Cornelius Castoriadis. Il les divise en sociétés autonomes, celles dont les membres ont conscience de ce fait et celles des hétéronomes qui attribuent leur imaginaire à une entité extra-social, comme Dieu par exemple. Mais de quelle manière comprendre cela lorsque nous lisons que "the old-fashioned idea of God has become incredible or implausible." (L'idée démodée de Dieu a perdu sa crédibilité et sa plausibilité) extrait du texte d'Alan Watts qui considérait la question comme une difficulté pour notre monde moderne.

Même de nos jours, l'analyse ethnographique de Claude-Lévi Strauss dans laquelle il discutait les différences entre le Vieux Monde et le Nouveau Monde et écrivait : "Our system is the height of absurdity" (Notre système est le summum de l'absurdité), n'est pas très élogieuse, particulièrement pour nous ici, sous les tropiques imaginaires. Cette affirmation a été faite en 1955, lorsqu'il publia Tristes Tropiques, après avoir séjourné au Brésil de 1935 à 1938, où il fut professeur à la toute nouvelle Université de São Paulo (USP) et fit un long voyage entre un São Paulo encore très provincial et les terres de diverses ethnies brésiliennes.

Mais Lévi Strauss apporta aussi une vision poétique. Et nous savons que, tout comme l'art, l'amour et la poésie nous sauvent ou nous rendent fou, comme l'écrit le génial Michel Foucault : "La folie est la rupture absolue de l'œuvre " et Susan Sontag nous rappelle que "Interpretation is a revenge of the intellect upon art" (l'interprétation est une revanche de l'intellect sur l'art) ont peut alors remonter dans le temps, en 1880, lorsque Friedrich Nietzsche écrivit dans son journal intime « qu'il n'y a pas de faits seulement des interprétations ». Poursuivons nos recherches avec la bénédiction de ce penseur génial : "There is always some madness in love" (il y a toujours un peu de folie dans l'amour mais il y a toujours un peu de raison dans la folie ». Le paraphrasant avec pétulance : Essential Quotes to Live is a book for All and None. (Des citations essentielles pour vivre est un livre pour tous et pour personne).

**Juan Esteves**